

Simple joie

“ Le vrai bonheur coûte peu ; celui qui coûte cher n'est pas de la bonne espèce... ” (CHATEAUBRIAND).

En ce jour où la vie me semblait grise et les hommes méchants, j'ai voulu prier. J'aurais pu m'agenouiller devant Dieu, et lui dire mes chagrins ; mais tout chantait autour de moi. Et comme aucune chanson ne vibrerait en mon âme, j'ai voulu fuir cette contradiction des choses.

Et je m'en allai sous la pluie, comme un enfant boudeur. Je me dirigeais vers l'humble chapelle qui, par son voisinage avec les eaux, sa simplicité et sa modestie, éveille en moi l'idée d'une église de Bretagne. Aux heures de tristesse, elle a pour moi un attrait presque aussi grand que celui des clochers bretons, pour les marins battus par les vagues... Aussi, je m'avançais vers elle avec l'espoir d'y oublier mes ennuis.

Cette confiance me rendait presque sourd aux murmures de la rue. Pourtant, près du Marché, j'ai cru entendre des hommes qui se réjouissaient sans vergogne de la ruine d'un autre homme. Leurs plaisanteries de mauvais aloi soulevaient le dégoût. Et je pressai le pas.

Comme il me tardait, maintenant d'entrer dans la chapelle, où du moins tout me parlerait d'amour et de dévouement ! Pourtant, il faut bien le dire, elle avait à mes yeux, perdu beaucoup de prix, la pauvre ! Depuis longtemps je ne voyais plus, dans sa lampe d'or la petite flamme vacillante, qui m'avait paru immortelle. On avait remplacé la veilleuse à l'huile d'olive par une ampoule électrique, placée sous un globe rouge. Et quand, pour la première fois, je vis cette invention, je m'en retournai tristement.

On pouvait donc remplacer, dans nos églises, le lampion qui, depuis des siècles, priaît aux pieds des saints autels ? On pouvait donc l'éteindre à jamais, cette lumière qui ne mourait que le Vendredi-Saint, pour revivre avec les Alleluia ? Qui donc s'est lassé de voir sautiller sa flamme pieuse ? Personne. C'était le symbole de l'âme que l'amour consume, le signe de vie unique, annonçant, dans les églises solitaires, la présence du Pain vivant.

Et voilà qu'en son lieu et place, on a mis une lampe électrique, qui monte la garde près du bon Dieu, comme ses sœurs le font, aux coins des rues, le soir... C'est encore du feu, sans doute, et même, c'est la science humaine, qui veille près de son Dieu.

Je sais cela.

Mais comme il était infiniment plus beau, parce que plus simple et plus vivant, plus infaillible aussi, le petit lampion d'autrefois ! Il faisait partie intégrale de tous ces objets pieux, qui nous portent à la dévotion et que la lumière électrique ne fera que nous montrer... Enfin, j'en voulais presque aux bonnes Sœurs, qui s'étaient permis cette innovation bizarre.

J'en étais à ces regrets, quand je poussai la porte de la chapelle solitaire. Jugez de ma joie, en revoyant, bien à sa place, la petite mèche allumée, qu'on avait rappelée d'exil... D'autres y avaient pensé comme moi.

J'étais joyeux. Ce jour-là, je ne vis pas les fleurs qui se fanaient doucement devant la Vierge, ni même l'Enfant-Dieu qui souriait dans la crèche. J'étais si heureux de voir que Celui du tabernacle avait retrouvé son fidèle compagnon !

Toute simple, cette joie ramenait la paix dans mon âme.

Je revins chez moi, savourant dans toute sa fragilité, ce petit trésor d'allégresse. Et je marchais, fuyant les bruits de la foule, qui auraient pu étouffer tout au fond de moi, cette gaité folle, allumée au feu d'une veilleuse de sanctuaire.

JEAN DES BLÉS.

Janvier 1921.

POUR ETRE QUITTES

L'abbé Drioux, qui s'est rendu célèbre par ses nombreux ouvrages classiques, saluait un jour, dans les rues de Paris, un monsieur qu'il croyait reconnaître.

Il faisait erreur. Le monsieur en question en réalité, un anticlérical forcené, était absolument inconnu de lui.

Cet individu se rebiffa, et dit avec colère à l'abbé :

— Je ne veux pas du salut d'un curé.

— C'est bien simple, repartit l'abbé Drioux, rendez-le moi, nous serons quittes.”